L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE

Du 17 août 1912.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	86	24
Midi.....	88	28
3 P. M.....	86	27
9 P. M.....	83	28

SOMMAIRE.

2me PAGE.
Feuilleton,
3me PAGE.
Feuilleton.
4me PAGE.
L'actualité.
Les Durand, Max et Alex Fischer.
Feuilleton.
5me PAGE.
Faits Divers.
Le Dogue, Emile Solaré.
6me PAGE
Le Magot, par Pierre Villetard.
Le Chat.
Une partie de Campagne.
8me PAGE.
Poésie.
Mondanités.
La Cloche des Trépassés, André Reuze.
Le Monsieur et le Quincaillier Alphonse Allais.
Cuisine.

La Révolte des Albanais.

Parmi les chefs du soulèvement albanais émergent Riza bey, Beiram Zurri bey, et surtout Issa Boletinatz et Hassan bey. Issa Boletinatz a derrière lui les plus fortes bandes. Celui qui a la plus grande influence morale et politique est Hassan bey, l'ami d'Ismail Kemal, l'ancien député proscrit par le comité, et qui a formulé le plus clairement les réclamations des Albanais.

Mais il semble maintenant que les revendications des Albanais dépassent le programme connu. Chaque jour que le gouvernement de Constantinople a laissé écouler a grossi les forces de la révolte et donné du poids aux réclamations extrêmes. Les dernières dépêches indiquent que les masses albanaises commencent à échapper à leurs chefs qui, de leur côté, hésitent à entrer en pourparlers avec la mission officielle envoyée à Constantinople.

De plus en plus le mot d'ordre des Albanais soulevés est autonomie. C'est la solution que propose nettement Hassan bey dans une conversation qu'il a eue à Prichtina avec un correspondant de la "Vossische Zeitung" et dont voici la substance :

Hassan bey, qui a les allures et le vêtement d'un Européen cultivé, appartient à la vieille famille des beys de Diakova. Il était député de Vucitrin (Albanie du nord). Il a été déposé de son siège par la pression d'Union et progrès.

"Vous savez, dit-il au correspondant allemand : devant Prichtina campe une force de 25.000 Albanais : toute l'Albanie du Nord est à nous : Diakova, Mitrovitza, Prizrend, Vucitrin, Prichtina sont tombés entre nos mains, la plupart sans combat : les garnisons ont capitulé, jugeant toute résistance inutile. Seul le commandant d'Ipsik tient toujours, mais nous avons cerné sa troupe et la ville, et il suffit de quelques centaines d'hommes pour le contenir.

De revendications, il ne peut plus être question : le temps des programmes et des desiderata est passé. Les Turcs feraient des promesses, qu'ils ne pourraient pas les tenir.

Pourquoi ne serions-nous pas une république comme la Suisse ? Là-bas il y a les cantons : ici il y a les "fis" (clans, tribus) : notre histoire, notre configuration géographique veulent cette solution. Russes et Turcs ont également la vue courte. Après avoir conquis le Caucase les Russes auraient dû lui accorder l'autonomie : ils auraient eu un magnifique Etat tampon pour contenir la Perse et la Turquie. Que la Turquie nous accorde aujourd'hui l'autonomie, elle sauve ainsi sa situation européenne et fait de nous ses meilleurs alliés.

Le journaliste allemand a demandé à Hassan bey ce qu'il dira à la commission officielle qui vient pour négocier, et qui certainement ne pourra concéder l'autonomie. Hassan bey a répondu :

Si nous pouvons nous entendre à l'amiable avec les Turcs, qui doivent enfin voir que toute résistance est inutile, cela vaudra évidemment mieux que si nous devons porter la guerre à Uskub et à Salonique. Nous espérons encore que la Turquie nous concédera une autonomie qui lui vaudra des amis et des alliés, car elle n'est plus en état de nous tenir ainsi : l'Albanie lui échappe. Si la mission s'obstine, c'est à ses risques et périls. Nous dicterons alors nos conditions à Salonique."

La femme et le bœuf.

—Ma femme !— Mon bœuf !— Ma femme !— Mon pauvre bœuf !

Ainsi gémissait un cultivateur de Banches, près de Rambouillet.

Sa femme, qui gardait le troupeau dans un pré, fut chargée tout à coup par un bœuf furieux.

Heureusement un jeune homme passait qui, d'un coup de revolver, cassa une patte au bœuf.

Mais il a fallu abattre l'animal.

Et le cultivateur intente un procès en dommages-intérêts au sauveteur !

Les tremblements de terre.

Un savant anglais, M. Milne, a fait le compte des tremblements de terre qui se sont produits depuis la naissance du Christ. Négligeant les petites secousses sismiques, il en a trouvé 4.000 réellement importantes. Jusqu'à l'an 650, il a compté 91 grands tremblements de terre, ce qui fait 14 par siècle ; de 650 à 1650, il y en eut 1.099, un par an ; de 1650 à 1850, on en enregistra 11 par an, et de 1850 à 1859 ils furent extrêmement fréquents, puisque la moyenne pour ces 9 ans est de plus de deux par mois. Il est vrai que depuis 1850, on enregistre les secousses sismiques avec plus de soins qu'auparavant.

Après 1859, les tremblements de terre devinrent plus rares, mais ils n'en furent que plus terribles.

Le roi des "Gratte-Ciel"

Enserrée dans l'île étroite de Manhattan, la ville de New York, dont la population augmente sans cesse, étouffe de plus en plus, comme un enfant géant grandissant dans le berceau d'un nain. Ne pouvant s'étirer en largeur, la cité impériale se hausse vers le ciel. Pour pouvoir respirer et vivre, elle entasse étages sur étages. Elle édifie ces monstrueux édifices, trois ou quatre fois plus élevés que nos plus hautaines maisons, ces "gratte-ciel" dont l'aspect inattendu jette dans la stupéfaction et dans l'effroi l'étranger qui débarque dans la métropole. Où s'arrêtera-t-il dans son ascension ? Le premier de ces bâtiments gigantesques, bâti pour la "Home Insurance Company," ne comptait qu'une dizaine d'étages. En revanche, le dernier en date, le Woolworth Building, en aura cinquante-cinq. Commencé en 1910, il sera terminé en automne prochain. Il aura coûté la bagatelle de 65 millions !

Les fondations sont noyées sur le roc vif, à 40 mètres au-dessous du niveau de la chaussée. A 228 mètres au-dessus, une tour, à faire pâlir de jalousie la tour de Babel, exalte la pointe de sa coupole. Une petite ville entière serait à l'aise dans les flancs de ce monstre pour l'édification duquel il n'aura fallu que 150.000.000 de kilos de pierres, briques ou acier. En revanche, pas un seul morceau de bois. Les parquets sont en marbre ou en ciment, les portes en métal. Sans répit, vingt ascenseurs monteront et descendront, apportant d'étage en étage la circulation et la vie, jusqu'à la plate forme où seront installés une station d'aéroplanes et un phare dont les rayons perçant les ombres les plus obscures s'apercevront à 140 kilomètres de là.

Ce terrifiant immeuble, paraît-il, sera une maison d'affaires entièrement occupée par des bureaux. Cela paraît naturel. Voyez vous un compositeur de musique, un poète nichés dans une pareille forêt de fenêtres ?

Bois brûlé.

En 1911, le chiffre de la consommation des allumettes en France a été de 4[illegible] milliards 568 millions. Les brûleurs ont fait une vive concurrence à cette industrie, puisque l'on constate un déficit de 433 millions sur l'année précédente. Ces 46 milliards d'allumettes ont exigé 6.000 mètres cubes de peuplier en grumes fournis par la manufacture de Saintinos (Oise) et 25,000 mètres par la Russie. Le tremble est le meilleur des bois d'allumettes et la Finlande en fournit à la plupart des Etats européens.

Les Durand.

Jehan Fardot était homme de lettres. Sa concierge, son coiffeur, sa marchande de journaux savaient qu'il "écrivait". Son tailleur lui même, auquel pourtant il ne l'avait jamais avoué, avait fini par s'en apercevoir.

Jehan Fardot résolut, pour parvenir au gros public, de faire une conférence. Son sujet était ingénieusement choisi: "De l'Influence de l'Histoire grecque sur nos mœurs : Pâris considéré comme l'inventeur du premier ménage à Troie". Il vint me trouver, et m'expliqua :

—Tu vas me rendre un service. Tu possèdes un habit. J'ai loué une petite salle de théâtre où je dirai ma conférence cinq fois en deux semaines. Tu trôneras au contrôle. Nous partagerons les bénéfices.

J'accepta!.

Pour être franc, je dois avouer que la première causerie de mon ami Jehan Fardot obtint un assez vif succès. La salle était pleine. Nous avions recopié — lui et moi — les jours précédents, nos carnets d'adresses sur de grandes enveloppes, dans lesquelles nous avions glissé des invitations pour cette séance. A la fin de la conférence, Jehan me rejoignit et me confia, non sans un peu de fatuité :

—Cela a très bien marché, tu vois.... C'est étonnant comme on est rapidement connu, et comme on connaît vite beaucoup de monde à Paris.... J'ai certainement parlé devant deux cent cinquante personnes, n'est-ce pas ? .... Eh bien, dans tout ce public, je n'ai pas aperçu un seul visage qui me fût étranger....

La seconde séance ne fut pas tout à fait aussi brillante. Pour augmenter le nombre des spectateurs, j'allai m'asseoir dans la salle. Nous étions huit. J'avais habilement placé une personne dans chaque loge, je m'étais installé à l'orchestre. Il y avait du monde un peu partout. Cela affectait un air intime assez agréable. Je crus de mon devoir, à la sortie, de remercier un vieux monsieur qui avait payé sa place.

Jehan Fardot manifesta néanmoins le désir de ne pas réciter sa troisième conférence dans les mêmes conditions.

Le soir, nous relûmes attentivement nos carnets d'adresses. Après trois heures de recherches, nous découvrîmes les noms de deux amis auxquels nous avions négligé d'envoyer des invitations. Même en faisant parvenir dix places à chacune de ces personnes, nous ne serions arrivés qu'à occuper vingt fauteuils. Au bout d'un instant, Fardot crut d'ailleurs se rappeler que la première était morte, et que la seconde avait été condamnée, le mois dernier, à quelques années de prison.

Il fallait à tout prix trouver des spectateurs. Je proposai à Jehan de convoquer en bloc toute la magistrature parisienne. Il m'objecta qu'il serait plus vite fait d'aller réciter sa conférence au Palais—et que, au surplus, tous ces hommes de loi se connaissant, cela risquerait de produire un effet déplorable.

Tout à coup Jehan se leva, prit son chapeau, et sortit. Il revint, quelques instants après, en possession de deux cent cinquante enveloppes et d'un Bottin.

—Tiens, écris.... me dit-il.

Il feuilleta ce volumineux annuaire, et commença à dicter :

M. Durand, 27, rue des France-Bourgeois.... M. Durand, 43, rue de Maubeuge... M. Durand, 9, avenue Philippe-le-Boucher, à Neuilly.....

—Que fais tu ?

—Ne m'inquiète pas, va toujours.... ordonna-t-il. M. Durand, 10 rue Lepic.... M. Durand....

—Mais, ma parole, tu invites tous les Durand du Bottin.....

—Oui, mon ami, et il y en a trois cent quatre-vingts... C'est bien le diable si nous ne parvenons pas ainsi à remplir notre salle....

Le surlendemain, à trois heures et demie, j'étais installé à mon contrôle et je me préparais à recevoir tous les Durand de Paris. C'est étonnant ce que, malgré leur similitude de nom, tous ces homonymes se ressemblent peu. Des Durand, il en existe de petits, il en existe de gros, des grands, des maigres, des blonds, des bruns. Et dire que tous ces gens-là sont peut-être les descendants d'un même Durand ! A cette pensée je restai un peu rêveur, et plein d'admiration pour cet ancêtre lointain. Et les Durand continuaient à arriver. Lorsqu'un monsieur plus élégant me tendait son billet, comme il est toujours précieux de lier connaissance avec des gens posés, je lui glissais à mi-voix, sur un ton très déférend : "Monsieur Durand n'est-ce pas ?" Il s'éloignait, flatté, soulevait légèrement son chapeau et songeait : "J'ai dû voir cette tête-là quelque part."

Bientôt un point de détail que nous n'avions pas envisagé — commença à me jeter dans un léger embarras. Un monsieur me dit :

—Je suis seul.... La seconde personne viendra tout à l'heure .... Voudriez-vous avoir l'amabilité, afin de pouvoir lui indiquer où je suis assis, de prendre mon nom.... Je suis M. Durand...

Le monsieur pénétra dans la salle, me laissant dans de cruelles perplexités. Je cherchai à me graver ses traits dans la mémoire. Il paraissait grand, mince et blond. Je n'aurais qu'à demander, au titulaire de la seconde place, un signalement approximatif de la personne qu'il venait rejoindre. J'étais déjà presque parvenu à tracer dans mon esprit une image nette du spectateur qui-en-attendait-un-autre. Un monsieur s'approchant à ce moment de mon contrôle, m'expliqua avec une politesse exquise :

—Je suis seul.... Un autre monsieur viendra tout à l'heure .... Voudriez-vous être assez aimable pour prendre mon nom ? .... Je suis M. Durand....

Cinq ou six Durand me prièrent encore d'avoir l'obligeance d'inscrire leur nom. Je n'essayai même pas de me rappeler leurs physionomies. Lorsqu'un monsieur venait me déclarer : "Je suis la personne dont M. Durand vous a annoncé l'arrivée.... je lui répondais sans préciser : "Entrez, monsieur, vous le trouverez.... il est là.... près de la sortie.... Je veux dire au fond, près des loges.... à la gauche de la droite du public."

Vers trois heures moins le quart, au moment où Jehan allait descendre en scène, je jetai un coup d'œil sur la salle. Elle était bondée, il y avait du monde partout. Les Durand sont innombrables comme les cailloux de la mer. Jehan avait de nouveau cette confiance en soi dont il avait donné les marques à sa première causerie. Il paraissait très satisfait. On voyait que, s'il ne connaissait pas personnellement tous les spectateurs, il éprouvait néanmoins un certain contentement de pouvoir mettre un nom sur chaque physionomie. Peu importait que ce fût le même nom.

Je me tenais à l'entrée de la salle. La conférence s'annonçait fort bien. Jehan produisait un gros effet avec son "Pâris inventeur du premier ménage à Troie," lorsqu'un monsieur arriva en courant.

C'est bon signe, pensai-je, en voilà un qui craint de perdre les premières phrases ! Le monsieur stoppa devant moi, et tout essoufflé, me demanda :

—Le contrôleur, s'il vous plaît ?

—C'est moi, monsieur.

—Ne sauriez-vous pas par hasard où est placé M. Durand ?... Vite, vite, c'est très pressé....

—Il est par là, monsieur.

Et d'un geste large je lui montrai toute la salle.

Du regard il fouilla les loges, l'orchestre et le balcon. Ayant découvert un gros monsieur assis au premier rang des fauteuils, il commença à faire des signes. Très attentif à la conférence, le gros monsieur ne l'aperçut pas.

—Oh ! mais cela n'a pas d'importance, fis-je en m'approchant du retardataire.... Cinq-vous-à.... ce fauteuil est disponible .... c'est le dernier.

Sans même m'écouter, le monsieur, qui paraissait en proie à une très vive agitation, mit ses deux mains en porte voix, et cria le plus fort qu'il put :

—Dites donc, Durand ! Il y a le feu chez vous !

Comme mue par un ressort, la salle entière se leva aussi. J'eus beau faire, beau essayer de retenir les spectateurs, en moins d'une minute, orchestre, balcon, loges, tout était vide. Dans le hall on n'entendait qu'une clameur :

—Pest ! Durand.... Hé ! Durand..... Par ici, Durand..... Durand....

Il se sauvait des Durand de tous les côtés.

Jehan Fardot était navré

—Ah ! pourquoi, mon Dieu, me dit-il, n'avons-nous pas invité les Dupont !

MAX ET ALEX FISCHER.

Pantomime et cinéma

La pantomime était-elle moins expressive autrefois ou le spectateur moins subtil ? Il demeure acquis à la petite histoire de théâtre que l'on recourait à un procédé dont nos mimes n'usent plus aujourd'hui: l'"écriteau explicatif." Nous en trouvons l'exacte description dans "Arlequin, roi de Serendib," comédie-pantomime du Théâtre de la Foire, de Le Sage.

"L'écriteau est une espèce de cartouche de toile roulée sur un bâton et où l'on trace en grosses lettres le nom du personnage qui devrait le chanter. L'écriteau descend du centre et est porté par des enfants habillés en amour, suspendus en l'air par des contrepoids. Ils déroulent l'écriteau, l'orchestre joue aussitôt l'air du couplet et donne le ton aux spectateurs qui chantent eux mêmes ce qu'ils voient écrit pendant que les acteurs y accommodent leurs gestes."

C'est le moyen employé—moins la collaboration des assistants—par nos cinémas actuels, à l'aide de projection sur écran, pour venir en aide à l'insuffisance du film.... ou des spectateurs.

FORT ESPAGNOL.

Un public nombreux a assisté hier après-midi et hier soir aux deux dernières représentations de la "Périchole", opérette qui a été jouée avec un vif succès toute la semaine.

A partir d'aujourd'hui la troupe du Fort Espagnol reprend les "Cloches de Corneville" la délicieuse opérette de Planquette, une des œuvres du répertoire les plus aimées de notre public.

Tribune Publique.

Monsieur le Rédacteur,

Je suis toujours heureux de recevoir quotidiennement votre très intéressant journal, et pour le moment surtout, je lis avec grande attention la campagne de destruction des rats entreprise à la Nouvelle-Orléans.

Je vois avec grand plaisir que d'ici deux ans ou peut-être plus on arrivera enfin à être maître de ces vilains rongeurs qui sont malheureusement légions : espérons cependant que d'ici là, la Peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom) aura la délicatesse de ne pas exercer ses ravages à la Nouvelle Orléans.

Je lisais aussi dernièrement qu'il existait plusieurs moyens de destruction de ces rongeurs, et j'ai remarqué que rien n'était changé sous la calotte du ciel, et que les moyens préconisés étaient encore bien ceux appliqués dans les temps anciens par nos arrière-grands-parents : cela m'a fait verser deux larmes d'attendrissement en songeant à la satisfaction qu'auront eu mes ancêtres qui sont là-haut depuis tant d'années, en voyant encore leurs inventions si prisées dans le monde.

Cependant, un de mes voisins avec qui je discutais la chose, m'a expliqué qu'à présent on avait trouvé une méthode tout aussi certaine mais beaucoup plus rapide de destruction, et pendant environ une heure, ce bon voisin m'a raconté un tas de choses sur ce sujet : il me parlait de virus, de milieux de culture, de coccobacilles, etc., et pour en finir il était parvenu à me faire croire qu'il était possible à l'aide de microbes, de jouer aux rats une farce semblable à celle que ces derniers, par l'intermédiaire de leurs puces, voudraient nous faire à nous.

Mon ami prétendait que ce microbe dont il me parlait, occasionne chez les rats une épidémie tellement rapide et tellement mortelle que ceux-ci sont détruits en peu de temps, et il me signalait que des expériences faites un peu partout ont démontré le bien fondé de ses dires. Il ajoutait de plus que la façon de distribuer ces microbes était des plus simples, et que finalement, les rats se mangeant entr'eux, les cadavres infectés dévorés par les rats sains détruisaient ces derniers, c'était donc la véritable mort aux Rats.

Moi je suis sceptique, Monsieur le Rédacteur, et quoique des maladies telles que, le charbon, le hog choléra, etc., etc., soient dit-on causées par des microbes, j'ai de la peine à me mettre en tête que de si petites bêtes puissent faire tant de mal à de si grosses bêtes, comme les vaches, les porcs, etc. N'êtes vous pas de mon avis, M. le Rédacteur ? Cependant, malgré tout, je dois dire que j'ai confiance dans la façon d'opérer à la Nouvelle-Orléans, car, comme on surveille constamment les quais, rien que les quais qui sont les lieux de débarquement de rats, il serait difficile à un rat étranger et contaminé de ne pas se faire prendre dans les trappes si copieusement réparties sur les quais. Si ces rongeurs pouvaient lire, il serait peut-être possible de placer aux intersections des égoûts des plaques en fer ou en bois où serait écrit en grandes lettres : "Positively no admittance", mais le Créateur n'a pas cru devoir leur donner cette intelligence et je comprends que ce moyen serait superflu.

Mon ami prétendait aussi que les égouts de la Nouvelle Orléans n'étaient pas du peu désinfectés, car, disait-il, je suis passé sur certaines grilles d'égouts d'où s'échappaient des émanations et, ajoutait-il, ces odeurs encore provoquées par des microbes destructeurs des matières organiques, sont bien dangereuses pour l'hygiène publique ; il préconisait l'emploi en quantité suffisante de sulfate de fer, chlorure de chaux, etc. ; il appelait tout cela des désinfectants. Bref, il m'a encore dit un tas de choses dans ce genre qu'il avait remarqué à la Nouvelle-Orléans trop longues à raconter en une fois et si cela vous intéressait il me serait possible de vous l'écrire dans une prochaine lettre.

Moi, en tout cas et pour la dernière fois, je ne crois pas à tout cela et si, ma foi, la peste venait nous rendre visite je ferais comme les autres, vaincre ou mourir.

Excusez-moi du dérangement que je vous occasionne, M. le Rédacteur, mais je tenais à vous narrer ce que j'avais entendu et maintenant au revoir je retourne à mes vaches.

MATHUSALEM,
fermier en Louisiane.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No. 71 Commencé le 28 mai 1912

LE Docteur Miracle

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Pierre Sales

TROISIÈME PARTIE

Suite.

—Son pouls bat.... oh ! combien faiblement !.... son cœur doit battre aussi.... je ne le distingue pas à cause de l'appareil qui est exactement posé dessus.

Mais le doute n'était plus possible : sur le bras du fakir se contractait nettement.

Alors, en prenant deux ou trois minutes, Hirtah se prit devant Gévolski et les conducteurs du procès, comme tout à l'heure au maharajah. Assez rudement, celui-ci écartait le jeune Hindou.

—Tu n'as plus qu'à regarder et à entendre, lui ! lui dit-il avec une colère méprisante.

Le vieux fakir avait fait un bras, puis, en s'appuyant sur la poitrine de ses mains, essayait de se mettre sur son séant.... Il retomba, définitivement vaincu par Gévolski et par le maharajah.

Mais le problème devait résoudre la vie lui avait été rendue.... et rendue par le plus simple des nouveaux phénomènes de la science.

Le docteur Dubreuil et le docteur Vertot commençaient à discuter—comprenant que les journalistes guettaient.... Discutant, on tenait un crime sensationnel !

Maintenant, le fakir ouvrait les yeux.... promenait un regard absorbé sur l'assistance.... Vertot et Dubreuil continuaient l'échange.

—Il ne parle pas le français, leur disait-il. Hirtah qui revenait auprès de son maître et maharajah.

A la vue de son jeune compagnon, le vieux fakir souri.

Hirtah lui parla assez longuement alors. Et le maharajah traduisait immédiatement leur entretien.

Hirtah expliquait à Kilat qu'ils ne se trouvaient plus en Angleterre.... que lui, Hirtah, avait pris sur lui, moyennant une somme relativement considérable, de le montrer au maharajah de Kiwani et à une assemblée de grands savants qui, avec toute la déférence que l'on doit à un saint, à la religion de Brahma, de Vishnou, de Siva, avaient voulu éclaircir le grand problème de la survie.

Et ce problème venait de faire un pas immense : car, lui, Hirtah, s'était trouvé soudainement impuissant.... : il avait failli désespérer....

Heureusement, le docteur Mahou Gévolski illustre ami du souverain de Kiwani, avait appliqué à son corps endormi les principes de la science moderne : et l'expérience qu'on venait de réaliser établissait bien la parfaite bonne foi des fakirs et détruisait à jamais ce soupçon de supercherie sous lequel on avait osé les accabler jusqu'ici.

Bien qu'un fakir, un saint ayant pouvoir approché des régions célestes, ne s'étonne généralement pas des vulgaires choses de ce monde, le visage du vieillard trahissait néanmoins une certaine stupéfaction.... S'être endormi dans l'Inde, en être parti en un instant, dans le but, sans doute fort noble, de faire la charité, mais assez vulgaire dans ses moyens, c'est à dire de s'exhiber au public dans une exposition ! .... et se réveiller devant une assemblée de sages, dans le laboratoire d'un grand savant !.... et apprendre que ce n'est pas par le procédé habituel, rituel que l'on est revenu à la vie, mais par l'aide de la science européenne !.....

Le vieux fakir balbutia timidement qu'il rêvait sans doute encore ?.....

Son compagnon dut lui confirmer ses explications : le regard du vieillard s'irrita alors: il devait désapprouver qu'on eût mêlé des étrangers à leurs rites.

Cependant, le maharajah de Kiwani lui parlait avec une grande douceur, avec une affection certaine. Et les yeux du fakir devinrent reconnaissants.

Puis il eut une faiblesse; qui provoqua le plus fougueux empressement d'Antoine : un homme qui dort, et qui, par suite, n'a pas mangé depuis des semaines, doit avoir besoin d'un solide réconfortant : aussi apportait-il un plateau, avec les restes de ce plantureux repas, auquel Matjag et Hirtah avaient fait si peu d'honneur.

Mais l'homme réveillé était un aussi triste convive : il écartait, d'un geste dédaigneux, le bol de bouillon qu'Antoine voulait lui offrir d'abord.

Comme son compagnon, il se contenta d'un verre d'eau, de quelques grains de raisin, et de la moitié d'une banane.

Après quoi il sembla avoir repris ses forces.

—Te sens-tu en état de parler ? lui demanda le maharajah : car toutes les personnes ici présentes, sincères comme toi, respectueuses de ta religion, voudraient t'entendre tout de suite, alors que tu es encore sous l'impression de ce qui se passait dans ton cerveau, quand tu étais endormi.

Très gravement, le fakir répondit qu'il était prêt à parler. Il eut, encore, un coup d'œil désagréable pour Hirtah, mais, de nouveau, manifestait son respect au maharajah.

Avant de parler, il voulut descendre, seul, de la table de dissection ; le maharajah lui offrit la main ; il la repoussa avec de grandes marques de respect et dit que sa faiblesse était entièrement passée.

Il dut s'appuyer, quelque peu, au rebord de la table, mais marcha seul.

Et, comme si tous les auditeurs avaient pu le comprendre, il expliqua — le maharajah traduisant ses paroles au fur et à mesure —qu'il n'avait pas cessé, durant son sommeil, de faire des rêves délicieux, de voir son pays, grand, glorieux, comme jadis... et sans jamais rencontrer un affamé.... Mais ce n'était là que des visions terrestres : et son âme, se dégageant momentanément de son corps, était allée vers le ciel, où il avait éprouvé la plus délicieuse béatitude.

Puis il demanda à connaître le savant, qui l'avait sauvé d'un si grand danger.

Gévolski lui expliqua comment il avait procédé, lui fit une courte théorie de la puissance électrique, de l'effet des courants, de cette force extraordinaire de la nature qui est peut-être la source de la vie. En tout cas, cela avait rétabli, presque instantanément, en lui, tous les phénomènes de la respiration et de la circulation du sang. Le fakir prit la main du docteur, la baisa humblement.

Mais, quand il voulut exprimer sa reconnaissance, il fut pris d'une nouvelle faiblesse.

—Il serait certainement imprudent, disait aussitôt Gévolski, d'abuser plus longtemps de lui.

—D'ailleurs, ajoutait le maharajah, il ne demandera, j'en suis certain, qu'à se tenir à la disposition de ces messieurs, si un supplément d'information leur était nécessaire.... N'est-ce pas, mon ami ?

Le fakir répondit en essayant de sourire : mais son visage indiquait une grande souffrance. Et c'est bien péniblement que ses lèvres murmurèrent des paroles, qui signifiaient :

—Le réveil a toujours été très pénible à tous.

—Aussi, mon ami.... dit le maharajah, tu vas me faire le grand honneur d'accepter l'hospitalité chez moi.... dans mon palais de Neuilly.... où, quoique en terre française, tu fouleras du sol hindou, et où tu vivras au milieu d'objets qui viennent tous de notre pays sacré.—Toi aussi ! dit-il assez sèchement à Hirtah : tu seras reçu chez moi.

Quant à vos frères malheureux, mes amis, pour qui vous aviez tenté cette expérience, ils peuvent compter sur ma générosité : ce qui vous a déjà été remis et a été expédié immédiatement dans l'Inde, n'est qu'un acompte sur le million de roupies que j'entends faire parvenir aux affamés, partout où vous me les signalerez.

Et maintenant, messieurs, demanda-t-il aux assistants, attendez-vous d'autres éclaircissements?

Extrêmement impressionné, plus du tout sceptique, le docteur Dubreuil clôtura la séance par ces mots :

—Il ne nous restera, Altesse, qu'à réunir les personnes présentes, pour leur lire le procès verbal que nous allons rédiger avec la collaboration du docteur Vertot, et à demander qu'il soit signé par toutes les personnes qui ont assisté à ceci, et à constater, une fois de plus, l'extraordinaire puissance de ce phénomène encore si mystérieux, qui s'appelle l'électricité.

A continuer.